

LE « VRAI » PINOCCHIO

celui de Collodi,

celui de Walt Disney ?

Dans un récent recueil d'articles ¹, de Maurice Sendak, on peut lire un point de vue inhabituel sur l'adaptation de Pinocchio par Walt Disney.

On a souvent accusé Disney de dénaturer les classiques ; il est certain qu'il lui est arrivé de se rendre coupable de fautes de goût, et d'être parfois infidèle aux textes originaux. Mais il ne les a jamais dénaturés. S'il a pu commettre des erreurs, elles sont peu de chose en comparaison des outrages à la nature profonde et à la psychologie des enfants dont sont responsables certains auteurs soit-disant classiques. Le *Pinocchio* de C. Collodi, publié en 1883, en est un exemple. Quand j'étais petit, je ne l'aimais pas. Devenu adulte, je me suis demandé si par hasard cette opinion négative n'était pas injuste. Le livre, dans mon souvenir, associait une extrême tristesse à quelque chose de singulièrement déplaisant ; et après l'avoir relu, j'en ai conclu que mon souvenir était bien fondé. Le *Pinocchio* de Collodi est sans conteste un récit séduisant, qui progresse avec un dynamisme étonnant, malgré sa construction branlante et bancal, mais c'est aussi une histoire cruelle et effrayante. On ne peut pas lui reprocher d'être bizarre ou sentimental, mais ses présupposés sont écœurants.

Collodi semble dire que les enfants sont naturellement enclins au mal, et que le monde lui-même est un lieu sans merci et sans joie, peuplé d'hypocrites, de menteurs et d'escrocs. Le pauvre Pinocchio est mauvais de naissance. A peine sorti de l'état de bois à brûler (seules sa tête et ses mains sont dégrossies), il est déjà insupportable et il n'a de cesse d'utiliser ses nouvelles mains pour maltraiter son papa, le sculpteur sur bois, Geppetto. Pinocchio n'a vécu que quelques instants et déjà Geppetto essuie des larmes et regrette d'avoir créé la marionnette : « J'aurais dû y penser avant de le fabriquer. Maintenant, c'est trop tard ! » Pinocchio n'a pas l'ombre d'une chance de s'en sortir ; il est l'incarnation du mal : un ragazzo insouciant, mais quand même promis à la damnation éternelle.

Pour devenir un petit garçon, Pinocchio doit renoncer complètement à son identité et s'abandonner sans réserves à son père, et, plus loin dans le livre, à la drôle de dame aux cheveux d'azur (la Fée Bleue du film). Quand cette dame insaisissable promet

(1) Maurice Sendak : *Caldecott and co : notes on books and pictures*. The Noonday press, 1990. Première publication : Bookworld, The Washington Post, 10 juillet 1988.

d'être la mère de Pinocchio, sa proposition est assortie de ce piège particulièrement vicieux : « Est-ce que tu m'obéiras toujours, est-ce que tu feras tout ce que je veux ? » Pinocchio promet de le faire. Elle lui délivre alors un morne sermon, qui se termine sur ces mots : « La paresse est une terrible maladie dont on doit guérir immédiatement, dès la petite enfance. Sinon, l'issue en est fatale. » Evidemment, Pinocchio désobéit très vite. Prévenu par son instinct, il s'enfuit, préférant apparemment la paresse et le vice à l'amour castrateur de cette fée au cœur dur. Il est étrangement paradoxal de voir que pour Collodi, devenir un « vrai petit garçon » équivaut à perdre sa virilité.



Pinocchio, Walt Disney, Hachette
(les chefs d'œuvre de Walt Disney)

Dans ses meilleurs passages, le livre offre des moments d'humour noir délirant, qui font penser à la logique de Woody Allen. Quand Pinocchio rencontre la fée pour la première fois, par exemple, il est en train de tenter d'échapper à des assassins qui veulent le dépouiller et le tuer. Il frappe désespérément à la porte et elle apparaît à sa fenêtre, avec « un visage livide comme la cire », pour lui dire que tous les habitants de la maison, y compris elle-même, sont morts. « Morts ? » hurle Pinocchio furieux, « Et qu'est-ce que tu fais à la fenêtre, alors ? » C'est alors le vrai Pinocchio qui s'exprime. A la fin de cette scène désopilante et cauchemardesque, la dame au charme exaspérant abandonne la marionnette aux mains des assassins, qui la pendent aux branches d'un chêne géant. L'histoire est remplie d'épisodes aussi horribles et sadiques que celui-ci, et la plupart ne sont pas drôles du tout.

Pour ma part, le principal intérêt que présente aujourd'hui le livre de Collodi, c'est de démontrer la supériorité du scénario de Disney. *Le Pinocchio* du film n'est pas la marionnette insoumise, boudeuse, retorse (mais néanmoins toujours charmeuse) que

Collodi a créée. Ce n'est pas non plus un enfant du péché, né mauvais et condamné au malheur. Il est plutôt à la fois aimant et aimé. C'est là que Disney triomphe. Son Pinocchio est un petit garçon de bois farceur, innocent et très naïf. Notre inquiétude sur ce qui va lui arriver est rendue supportable par l'idée que Pinocchio est aimé pour lui-même, et non pas pour ce qu'il devrait être ou ne pas être. Disney a réparé une terrible injustice. Pinocchio, dit-il, est bon ; sa « méchanceté » n'est due qu'à son manque d'expérience.

Le Jiminy Criquet de Disney n'est plus le criquet-prêcheur ennuyeux et arrogant du livre (il est si ennuyeux que Pinocchio lui défonce le crâne). Dans le film, nous voyons la curiosité intelligente de Jiminy vis-à-vis de la marionnette évoluer vers un intérêt et une affection authentiques. C'est un ami loyal bien que sans aveuglement, et si ses manières sont désinvoltes et effrontées, nous savons néanmoins qu'on peut compter sur lui. Bien qu'il ne parvienne pas à convaincre Pinocchio de la différence entre le bien et le

mal, la bonne volonté qu'il met à comprendre et à pardonner les caprices déraisonnables de la marionnette font de lui un criquet indubitablement complexe. La Fée Bleue a toujours des opinions assez collettées sur les bienfaits de la franchise et de l'honnêteté, mais elle est capable de rire et elle est aussi prompte à pardonner que Jiminy.

Disney a adroitement renoué les fils de l'histoire et a créé une structure dramatique serrée à partir de la suite d'événements décousue du livre de Collodi. Le thème qui sous-tend le film est toujours le désir de Pinocchio de devenir un vrai petit garçon, mais « devenir un vrai petit garçon » représente maintenant le désir de mûrir, non le désir de devenir gentil. Ce qui nous fait le plus peur, c'est qu'il n'arrive pas à trouver le chemin qui traverse le terrain miné de ses aventures, pour obtenir ce qu'en définitive, il mérite réellement. Le petit garçon de bois nous manque à la fin (on ne peut pas s'attacher autant au vrai petit garçon qu'on a pu le faire à la marionnette), mais nous sommes légitimement contents pour Pinocchio. Son désir d'être un vrai petit garçon est une aspiration aussi passionnée et compréhensible que le désir de Dorothy, dans la version filmée du *Magicien d'Oz* de Frank Baum, de retrouver le chemin de sa maison dans le Kansas. Pinocchio et Dorothy méritent tous deux de voir s'accomplir leurs souhaits ; ils ont amplement prouvé qu'ils en étaient dignes. Bizarrement, chacun de ces deux films est meilleur que le « classique » dont il s'inspire.

Il a fallu consacrer près de deux ans à la production de *Pinocchio*, qui est certainement le meilleur des films de Disney, et aussi le plus audacieux et le plus riche d'émotions. On voit apparaître sur l'écran plus de

500 000 dessins, et ce chiffre laisse de côté les dizaines de milliers d'études préliminaires, les esquisses narratives, les esquisses d'ambiance, les maquettes, les modèles pour les personnages et les décors. L'utilisation extensive de la caméra multi-plan mise au point par Disney (qui avait été d'abord essayée dans *Blanche-Neige*) a permis des mouvements de caméra ingénieux analogues aux travellings des films en décors réels. D'après Christopher Finch dans son livre *The Art of Walt Disney*, : « La seule scène où la caméra multi-plan filme une plongée sur le village avec les cloches de l'école qui sonnent et les pigeons qui descendent en spirales jusque sur les maisons, coûte 45 000 dollars (l'équivalent de 200 000 dollars de maintenant). La scène ne dure que quelques secondes... Le résultat fut un film d'animation d'un luxe sans précédent. » Le détail des coûts de production est impressionnant, mais en définitive, ce ne sont que des chiffres.

Un demi-siècle plus tard, c'est le film lui-même qui témoigne que toute cette énergie humaine, toute cette machinerie technique et tout cet argent ont contribué à réaliser une œuvre d'une ingéniosité, d'une beauté et d'un mystère extraordinaires. Si elle a des défauts (et elle en a), la seule force de son originalité, à mon avis, les transcende. J'aimerais mieux que la Fée Bleue ne m'évoque pas une reine de beauté typique des années 30, et Cléo, le poisson rouge, un mélange sous-marin de Mae West et de Carmen Miranda, mais cela démontre une fois encore que même les chefs-d'œuvre ont leurs imperfections... ■

Extrait de l'article : *Walt Disney/2*

Traduction de Caroline Rives.